



Pour parler du message nous ne disposons que d'un langage grossier, parfois dérisoire. Longtemps nous avons cru naïvement que nos langues pouvaient nous livrer le sens dernier. Certaines découvertes de l'anthropologie, de l'ethnologie et de la linguistique ne permettent plus de le penser.

D'autre part nous ne connaissons avec certitude que certaines des paroles de Jésus. Mais les autres ? A maintes reprises le Maître s'impatiente contre les disciples qui ne comprennent rien... Jésus n'a pas écrit, n'a pas dicté. C'eût été trop de présence. Mais comment être certain que les dicteurs et les rédacteurs n'aient rien omis d'essentiel. Foi n'est pas

crédulité.

Vénérer l'Evangile comme un objet sacré dont la seule lecture produit des effets bénéfiques n'est qu'une pratique magique. Le véritable respect est dans l'incessante recherche. De même qu'il *fallait* que Jésus s'absentât afin que vînt l'Esprit, ainsi fallait-il sans doute que sa parole fût jetée, nourrie, portée, recrée par des hommes, au hasard des caractères, des milieux et des circonstances, l'important étant moins d'y croire, mais « que cela croît en nous, ayant trouvé nourriture », ainsi que dit Claudel. Il y a dans ce fait une richesse inépuisable. La différence de perspective des Evangiles, les lacunes, ambiguïtés ou contradictions, l'incertitude même où nous sommes sur ce qui est de Jésus, des dicteurs ou des rédacteurs élargit la liberté du chrétien. Tout cela est maintenant acquis. Le pluralisme spirituel est inscrit dans les textes, comme dans l'expérience des premiers disciples. L'unité ne se fait pas du dehors par l'idéologie : elle est intérieure et s'enracine dans les différences.

Jean Sullivan, Matinales, Paris 1976